

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 22 (1884)  
**Heft:** 46  
  
**Artikel:** On quasi suicide  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-188424>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 25.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

sous. Un jeudi après midi, l'envie me vint d'aller les surprendre au milieu de leur travail. M. Barbaroux me donna un de ses excellents chevaux, et me voilà galopant, par le plus beau temps du monde, sur cette magnifique route de Vevey, qui tantôt se déroule majestueusement au milieu des vignes, tantôt borde le rivage du lac comme d'une dentelle blanche. Je ne connais pas de chemin plus capricieux et plus ravissant. Ici, il s'étale en plein soleil ; là bas, il se glisse furtivement sous une mystérieuse allée de noyers ; plus loin, il se rapproche curieusement des bords que le lac caresse de sa vague bleue. Et à chaque contour, l'œil est distrait par la rencontre de jeunes et belles villageoises aux joues roses et à l'air sémillant, par la vue d'une maisonnette mignonne qui émerge d'un fouillis d'arbres et de fleurs, et sous les tonnelles de laquelle jouent des enfants, au milieu d'un peuple roucoulant et gloussant de poules et de pigeons. C'est en voyant ainsi passer devant ses yeux une succession de paysages différents et de gracieux tableaux, qu'on arrive au village de Pully, puis à ceux de Lutry et de Cully ; ce dernier est le chef-lieu du district de Lavaux. Le Dézaley-dessous en est à vingt minutes. On suit la route qui serpente au pied de la montagne transformée en vignoble ; Riez, Epesse montrent sur la hauteur les façades de leurs maisons tapissées de vignes et qu'un éboulement de terrain a descendues de plusieurs centaines de pieds sans qu'aucune n'ait souffert.

Cela se passa en 563 ; ce fut l'effet d'un tremblement de terre terrible. On a célébré durant neuf siècles, à Epesse, la mémoire de cette délivrance attribuée à un miracle. La vieille tour crénelée qui se dresse, à peu de distance, sur une arête de rocher, est connue sous le nom de Tour de Marsens. Plus bas, on voit le Dézaley-dessus. La route se tord comme un lacet et présente une échappée de lac de toute beauté ; on fait quelques pas encore et on rencontre un chemin raboteux qui s'ouvre, à droite, dans le flanc de la colline : c'est le chemin du Dézaley-dessous.

L'ancienne demeure des moines est une agglomération curieuse de divers bâtiments, élevés les uns après les autres, à mesure qu'on avait besoin d'espace. La construction la plus vieille est certainement celle qui servait de demeure aux religieux-vignerons ; la maison du pressoir, les grandes caves extérieures ont été bâties plus tard et sont comme soudées au corps principal. L'aspect de ces bâtiments, sans architecture et sans goût, est triste et austère. Ces murs roides et gris, garnis de petites fenêtres, sentent le couvent.

Au bruit des sabots de mon cheval qui faisait voler les cailloux du chemin, un gros homme joufflu, le bonnet sur l'oreille, en manches de chemise et les mains passées derrière ses bretelles de cuir, apparut sur le seuil de la grande cave ; il me regarda venir avec la placidité d'un hippopotame qui sort de son bain. Arrivé à quelques pas de lui, je m'arrêtai et lui demandai si « les peintres » étaient là. A cette question, sa figure, incrustée de rouges bubelettes et aux joues vermillonnées, s'épanouit comme un tournesol. Un large sourire me montra ses trente-deux dents.

— Nos peintres ? Eh parbleu, ils travaillent depuis ce matin ! s'écria-t-il. C'est bien intéressant ce qu'ils font, ils sont forts, très forts... n'y a pas à dire...

— Aussi je viens les admirer.

— Il y a encore place pour un moine ; si vous voulez, on vous y mettra. Nous y sommes tous, nous autres, avec le syndic et des messieurs de Lausanne. Ma foi, nous sommes drôles dans ces longues robes blanches et avec ces tonsures qui donnent à votre tête l'aspect d'un pauvre genou...

Tout en parlant, le gros vigneron tenait mon cheval ; j'avais mis pied à terre.

— Droit devant vous... entrez, me dit-il avec un geste protecteur. (A suivre.)

### On quasi suicido.

On gaillà dè pè contrè lo district d'Etsalleins, qu'avai les coûtès veriès ein long, et que trovàvè que l'étai tráo peinàblo d'allà ein dzorna et dè travailli, viquessai ein faseint la roula. Râocanavè on bocon dè pan decé, on assiétà dè soupa delé ; corres-sai ai z'écendiès po lai sè pifrà dè pan et dè toma, et quand poivè déguenautsi oquiè à cauquon, ne sè terivè pas ein derrai. La coumounà qu'avai dza práo pourro, ne volliavè pas onco eintreteni on coo qu'avai bouna carcasse et que n'avai què la tserropiondze, et ma fâi lo lulu n'étai pas adé à noce.

On dzo que l'avai einvià dè cauquiès batz, sè peinsà que se poivè fèrè pedi ao syndiquo, la municipalità lai accorderai oquiè, et après avai luminà se n'affèrè, ye tracè tsi lo syndiquo et lai fâ :

— Ditès-vâi, syndiquo, vîgno vo priyi d'on ser- viço ?

— Et quiet, se lai fâ lo capitaino dè la municipa- lità ?

— Vu mè fotttrè bas !

— Coumeint te vâo tè fotttrè bas ! et porquî ?

— Eh bin mè foudrai on pou d'ardzeint po m'at- setà dai z'haillons po allà queri de l'ovradzo dein lo dèfrou, et coumeint nion ne mè vâo prêtà, vu mè tià.

— Eh bin, se l'est te n'idée, se lai repond lo syn- dîquo, ne tè vu pas gravà ; mà que mè vâo-tou, kâ te sâ práo que ne tè vu rein bailli d'ardzeint.

— Ah ! lo sé bin ; assebin n'est pas po cein que vîgno, se fâ lo chenapan ein faseint état dè plior- natsi ; mà volliâvo vo demandà dè mè prêtà on pis- tolet po mè fèrè châtô la cervalla.

— Aoh bin ! tè pu pas refusà, se dit lo syndiquo, que sè peinsavè que c'ein n'étai què dè la frinma.

Lo syndiquo, qu'avai z'ao z'u éta dein lè chasseur à tsévu, s'ein va pè lo pâilo d'amont queri ion dè sè pistolets dè cavaleri ; preind on eimbottà dè granna dè ràva que l'einfatè dein onna vilhie flasqua dè ca- rabinier, preind onna bâlla et on capuchon et revint vai lo lulu. Adon ye fâ état dè tserdzi ein vouedeint on eimpartià dè la flasqua dein lo canon dâo pistolet ; tchafouillè on bocon dè papâi que fourrè assebin de- dein avoué la bâlla et bourrè bin adrai, après quiet l'armè lo tsin et mè lo capuchon.

— Ora, tai ! se fâ ao lulu ; mà ne vu pas que te fassè lo coup ice ; va derrai la maison, ao fond dâo courti, que nion ne tè vayè. Vins pi avoué mè !

Ye vont, et quand lo syndiquo lo vâi allà d'on pas práo décidà, sè peinsà que l'étai dein lo cas d'es- siyi dè sè destruire : mà coumeint n'iaivai min dè dandzi, lo laissà fèrè. L'autro, que ve que sa malice n'avai pas réussai et que lo syndiquo lo laissivè bo et bin fèrè, s'arrètè quand sont ao mâitein dâo courti, rebailè lo pistolet ao syndiquo, et lai fâ :

— Tot parâi, crayo bin que vu refléchi onco cau- quiez dzo !

Et décampè sein atteindrè la réponsa dâo syndi- quo, qu'ein eut po lo resto dâo dzo à sè diverti.